

Danemark

LA MUSIQUE A COPENHAGUE.

L'Opéra Royal ne brille pas par les nouveautés. C'est ainsi qu'il a joué *Otello* de Verdi et la *Dame de pique*, de Tchaïkovsky ; cette dernière, encore plus surannée qu'*Otello*, a été, quoique bien chantée, sans grand effet et a peu intéressé le public. Avec son bel orchestre et ses excellents artistes, notre Opéra se doit de présenter un répertoire plus nuancé et plus intéressant.

Comme les lecteurs de la *Revue Musicale* le savent déjà, nous avons eu le plaisir de recevoir la visite de l'aimable maître Arthur Honegger. On connaît déjà ici son *Roi David*, qui fut exécuté (sous la direction de M. Rachlev) deux fois, avec un succès croissant. Au cours d'un petit concert organisé par les éditeurs Hansen, ont été exécutées des pièces de musique de chambre et des mélodies. On a particulièrement apprécié les *Contrepoints* et un petit *Duo* pour violons. La société « Nouvelle musique », la « Société des Jeunes musiciens » et la « Société philharmonique danoise » se sont chargées de la représentation de la musique contemporaine. On a entendu des compositions françaises, polonaises, russes, italiennes, allemandes, suédoises (H. Rosenberg et autres), norvégiennes (M. Johansen), danoises (J. Bentzon, K. Riisager, F. Henriques, F. Höffding, etc.) ; mais, à vrai dire, sans qu'une œuvre ait eu un succès décisif et se soit imposée à la mémoire.

W. BEHREND.

Grande-Bretagne

LETTRE DE LONDRES.

Les mois de décembre et de janvier ne sont pas, d'habitude, propices à la musique. La proximité des fêtes les domine. Pourtant, cette fois, le début de décembre nous procura une manifestation artistique de premier ordre : la visite de la Philharmonique de Berlin, à n'en pas douter, l'événement le plus important de la saison, peut-être de l'année. Il est presque superflu d'insister sur les mérites de cet orchestre et de son chef, Furtwängler. Ils sont connus du monde entier. Ils ajoutent aux qualités que possède tout bon orchestre — la précision de l'attaque, la sensibilité du rythme — une sonorité particulièrement belle, à la fois puissante et enveloppante, surtout dans les cuivres, trompettes et trombones (les cors sont moins remarquables), un avantage, qu'on peut qualifier d'impondérable, mais qui joue un rôle important s'il s'agit sur une technique accomplie : l'enthousiasme. J'en parle à bon escient, car c'est précisément ce qui manque un peu à nos orchestres, dont les artistes individuels ne le cèdent en rien, au point de vue des qualités professionnelles, à leurs confrères étrangers. On le voit bien quand nos troupes musicales sont conduites par un général qui a le don de les inspirer : du coup, ces concerts sortent de la médiocrité habituelle. Le concert que nous donna cet ensemble merveilleux était court et d'autant plus impressionnant. Sur Furtwängler, que nous connaissons bien ici, les avis peuvent

être partagés. Personnellement je n'aime pas trop ses insistances sur certains passages, sur telle partie, tel motif, telle note même, insistances qui risquent de compromettre la grande ligne et donnent à ses interprétations un caractère émotionnel qui, à mon sens, diminue la stature des grandes œuvres à force de vouloir la démontrer ; mais il faut avouer que les effets qu'il sait obtenir de son orchestre, par les cercles magiques que sa main gauche décrit dans l'air chargé de sonorités, tiennent du prodige. On a beau dire que ce sont là des moyens purement extérieurs, mais il n'en est pas moins vrai que ces « poses » (si l'on veut) créent une atmosphère ; et l'essentiel, c'est qu'elles produisent le résultat voulu. Un autre chef allemand, Oscar Fried, à la tête de nos Philharmonistes à nous, fit preuve d'une grande énergie et d'une musicalité profonde, surtout dans le *Concerto en si bémol majeur* de Brahms avec Schnabel au piano, et dans l'étonnant *Faust* de Liszt, qui a une place définitive dans l'histoire de la musique, car on y peut trouver en germe les innovations harmoniques de Wagner, de Tchaïkovski, de Strauss, de tous les grands protagonistes du romantisme.

Sir Henry Wood, à la « Philharmonic » également, nous joua une nouvelle symphonie de Sibelius, la septième, heureusement moins austère, moins abstraite que la sixième et qui laisse une impression de grandeur incontestable, obtenue par des moyens relativement simples et par d'ingénieux développements de thèmes à intervalles restreints. Le *Tanz-Walzer* de Busoni, joué au même concert, me parut de la musique inutile. Dédié à la mémoire de Johann Strauss, il ne le surpasse qu'en volume sans capter ni sa souplesse ni surtout son humour.

Dans le concert suivant nous eûmes le plaisir de réentendre Ansermet, qui nous donna une superbe audition de *Daphnis et Chloé* de Ravel et d'une nouveauté : *Symphonie concertante*, de William Walton, un tout jeune homme qui commença par quelques compositions anarchistes à souhait, et nous apparut à cette occasion comme un bon bourgeois musical qui a appris certaines choses de Stravinski et qui, au demeurant, sait faire de la musique agréablement classiciste (je ne dis pas classique, il s'en faut) dont on peut louer la facture et quelques effets d'orchestre, sans oublier qu'au point de vue thématique il risque la monotonie par l'emploi constant de certaines unités métriques, comme l'anapeste par exemple. Ansermet conduisit aussi avec un enthousiasme et une maîtrise admirables le dernier concert de chambre de la B. B. C. (télégraphie sans fil anglaise) où nous entendîmes la *Kammersymphonie* de Schönberg, encore très wagnérienne mais pourtant si personnelle ; la délicieuse *Création du Monde* de Milhaud, curieux mélange de sérieux et de spirituel, de comique et de tragique, quelque peu dans l'esprit de Mahler sans l'acuité particulière à celui-ci, de lyrisme un peu fané enfin et de méliques, de rythmes modernes, jazziques pour tout dire.

Un nouveau *Concerto* de Schulhoff, joué par le compositeur, repose sur la répétition obstinée de thème et d'accompagnement, et dont l'unité est maintenue par une mélodie plaintive qui semble dominer la partition. Œuvre intéressante qu'on voudrait réentendre. Enfin l'*Octuor* à vent de Stravinski, toujours étonnant, mais intéressant surtout lorsqu'il ne se prive pas des ressources si vivantes de ses rythmes primitifs.

Une autre œuvre de grande valeur, que son auteur, Kodaly, avait déjà dirigée à Cambridge, fut le *Psalmus Hungaricus*, que nous fit entendre Kennedy Scott à la Philharmonie Chorale (*Philharmonic Choir*) avec Stewart Wilson dans la partie de ténor-solo. Fortement ancrée dans la tradition, la forte personnalité du compo-

teur, connu par ses recherches, avec Bartok, sur le folklore hongrois, a su marier l'esprit de l'antique psaume à celui des aspirations nationales et l'expression musicale du plain-chant à celle de la musique moderne. L'ensemble produit une impression profondément émouvante et d'une grandeur incontestable.

Le *Royal College of Music* donna une représentation des plus réussies de *Pelléas*, en français. Je ne pus malheureusement qu'en entendre une partie, mais elle suffit pour me démontrer que ces jeunes gens avaient admirablement pénétré l'esprit de cette musique et les principes de déclamation si difficiles pour les étrangers.

Parmi les concerts intéressants, il faut citer celui du Cercle Anglo-Espagnol, consacré à la musique de Joaquin Nin, qui nous fit connaître, entre autres, une violoniste (anglaise malgré son nom) de grand talent : Orrea Pernel. Elle joua avec l'auteur, avec un tempérament admirable, *En el Jardin de Lindaraja*, ainsi que d'habiles transcriptions, par Kochanski, de chants populaires. Nin lui-même fit entendre sa *Danza Iberica* et ses valse lyriques, où il cherche avec succès à adapter les rythmes de valse à un folklore espagnol ; enfin Alicita Felici chanta une série de chants populaires. Ce n'est pas un mince témoignage en faveur de l'originalité et de l'habileté de Nin, que de constater que ce concert assez long ne cessa d'intéresser. Malgré l'esprit nécessairement analogue des différents morceaux, puisque ceux-ci étaient tous, soit basés sur la musique populaire espagnole, soit des reproductions de chansons populaires de ce pays, la variété que le compositeur et ses interprètes en surent obtenir fut étonnante. A la *Music Society* d'André Mangeot, l'excellente, spirituelle et artiste cantatrice Rachele Marigliano Mori, soutenue par le quatuor Poltronieri, nous donna une exécution raffinée de quelques nouvelles chansons populaires de Pizzetti, mélodies charmantes conçues dans une veine plus légère que celle à laquelle Pizzetti nous a habitués dans ses dernières œuvres ; et dans un récital de violoncelliste Cassado avec, au piano, M^{me} Giulietta von Mendelsohn Gordigiani, présenta une nouveauté de Castelnuovo-Tedesco, *Nottambuli*, fantaisie amusante, où le Carnaval de Venise ne manque pas de faire une apparition et où des variations nombreuses étourdissent par des cascades de notes et de sonorités. Cette pièce étincelante, mais difficile, ne manquera pas de devenir populaire si elle trouve des interprètes aussi brillants pour la faire valoir. Cassado est en passe de devenir un des meilleurs violoncellistes du temps ; il a de Casals l'incomparable coup d'archet et, en plus, une sonorité ample qui lui permet le maximum de force sans jamais « gratter » ; son phrasé fait également songer à celui de son grand maître et il y a dans toutes ses interprétations cette largeur qui caractérise les artistes de grande classe. C'est une impression de ce genre que nous donna Isolde Menges dans la *Chaconne* de Bach et dans les chants *Baal Shem* d'Ernest Bloch, où elle sut rendre pleine justice à la grande mélodie que Bloch sait si bien mettre en valeur. Enfin c'est Arthur Schnabel, déjà nommé au cours de cet article, qu'on retrouve cette même grandeur d'expression, mais amplifiée par une maîtrise que l'expérience et la maturité intellectuelle ont consacrée. Le récital de Bach, Beethoven, Brahms et Schumann qu'il nous donna il y a deux mois vibre encore en moi comme une des grandes expériences de la vie musicale. Ce que Schnabel nous donna est l'esprit même des compositeurs qu'il interpréta. Comme jadis Apollon parla aux foules par la bouche de l'Oracle de Delphes, ce sont Bach, Beethoven, Brahms et Schumann eux-mêmes qui tour à tour animèrent de leur souffle immortel les doigts de ce puissant artiste. L. DUNTON GREEN.